

1968 - Le Tanneur-Bourg : une lutte de femmes

En 1968, le Tanneur, appelé aussi « Sans Couture » est sur Bourg la plus importante usine employant en majorité des femmes, près de quatre cents, qui découpent, cousent, collent et « bichonnent » les articles de cuir très cotés à l'époque. Le syndicat CGT est déjà solidement installé depuis 1963, et celles qui parlent ici ont été parmi les responsables de l'organisation.

Les lecteurs de ce livret ont compris que « Mai 68 », à partir des événements de Paris et de la violente riposte policière, a créé dans le pays un climat général de lutte, où chacun, chacune, quelles que soient ses idées, se demande ce qui va se passer dans sa boîte... Il suffit d'une étincelle pour que ça démarre.

L'étincelle va venir au « Tanneur » avec l'intervention d'un des responsables de l'UD, Alphonse GALLAND. C'est un métallo, grand et costaud, à la voix forte et impressionnante, qui travaille à la Tréfilerie-Câblerie de Bourg (aujourd'hui Arcelor-Mittal). A l'heure de la rentrée du matin, Alphonse se tient à la porte de l'usine et invite le personnel à l'occupation. Les ouvrières se rassemblent dans l'atelier et par vote décident de la grève et de l'occupation.

La Direction, elle, a vite compris ce qui se passait et elle préfère rester confinée dans ses bureaux. Une porte qui lui est réservée lui permettra de toujours venir sur place, mais le rapport de force fera qu'aucun responsable de l'usine n'interviendra dans les ateliers « occupés ». Tous les patrons savaient ce qui se passait au niveau national et avaient conscience qu'ils ne pouvaient plus rien contre un mouvement de cette ampleur. Comme dans beaucoup de boîtes, au Tanneur, la Direction a fait le gros dos en attendant la fin des « événements ». A cette époque où les portables n'existent pas, le patron n'a même plus de téléphone à sa disposition, puisque le Syndicat de l'usine a obtenu des camarades des PTT la coupure de la ligne des bureaux, alors que les ateliers peuvent toujours communiquer. On imagine mal, aujourd'hui, à quel point la solidarité entre professions a pu jouer. On le verra aussi en lisant les autres témoignages.

Comme un peu partout, les déléguées, dans des réunions du personnel, organisent les tours de garde de l'usine. Il y a aussi le problème d'une autre garde, celle des enfants, d'autant que les écoles sont aussi fermées et que souvent les maris sont eux-mêmes en grève et occupation dans leur propre usine comme Berliet, la TCB, les Câbles de Lyon ou Morgon, par exemple... Alors, souvent, c'est bien connu, on fait appel aux grands-parents, qui joueront donc aussi un rôle important dans la lutte.

L'occupation au Tanneur va durer trois semaines. Les journées peuvent être longues, alors on s'organise pour passer le temps le mieux possible. C'est le réfectoire qui va devenir le cœur de la vie de ces ouvrières qui restent sur place nuit et jour. Dans la journée, on discutait, bien sûr, de la situation, de l'avenir du mouvement, des réactions du pouvoir, des autres usines en grève. On écoutait ensemble les infos sur les transistors. Mais on savait aussi s'amuser. Un « salon de coiffure » a été ouvert et on peut encore voir sur les photos des têtes constellées de « bigoudis ».

Le réfectoire avait un équipement de cuisine, alors on fait des crêpes, on prépare les repas pour celles qui mangent sur place, alors que d'autres, pour des raisons familiales, sont contraintes de rentrer chez elles. De toute façon, la force d'un mouvement vient de la cohésion et de la présence sur place. C'est pourquoi, le soir le réfectoire devenait le dortoir... Et comme des provocations avaient lieu la nuit pour impressionner ces ouvrières si combattives, des camarades-hommes, dont beaucoup de maris, faisaient des rondes autour de l'usine. Ça rassurait à l'intérieur.

Comme dans les autres usines, les ouvrières veillaient sur la sécurité des machines, car le but du mouvement restait la reprise du travail dans des conditions améliorées. Ce qui n'empêchait pas, pendant la journée, les grévistes de recevoir des visites des familles ou même des lycéens de Carriat ou de Lalande,

eux aussi en grève. Les grévistes, quand c'était possible, se faisaient de petites visites. Ça entretient le moral. Dans ces cas-là, il est important de ne pas se sentir seules.

C'est pour cela qu'il y avait à l'extérieur les manifs, qui permettaient aux gens en lutte, d'exprimer leur force collective et de garder la conscience de l'importance du mouvement. Quand on est « bloqué » dans l'occupation de son usine, on a besoin de temps en temps de se sentir dans le mouvement collectif. Une manif surtout a marqué les camarades du Tanneur. Le rassemblement était prévu sur le Champ de Foire. Et les entreprises, les administrations, les services publics arrivaient tous en mini - défilé, chacun de son côté, pour se rassembler dans une immense masse. L'arrivée du cortège « du Tanneur », seule « boîte de femmes » ne passait jamais inaperçue. Il y avait des frissons devant cette force. Et on n'oublie pas de rappeler la présence de militants anarchistes dont les drapeaux noirs impressionnaient beaucoup.

Et puis les « accords » de Grenelle sont arrivés, ouvrant la porte aux négociations locales. Les ouvrières ont voté la reprise, conscientes des progrès réalisés et aussi, important, avec le droit syndical à l'entreprise. Et, progrès essentiel, la Direction s'engageait à respecter la Convention Collective des « Cuirs et peaux », qu'elle avait signée, mais qu'elle refusait jusqu'alors d'appliquer. A partir de cette époque, les accords professionnels furent appliqués, et les salaires les plus bas furent augmentés du fait de l'augmentation du SMIG (salaire minimum interprofessionnel garanti). Plus généralement, un nouveau rapport de force a été établi et a permis d'imposer une meilleure prise en compte des revendications.

En même temps, la reprise fut un soulagement, car beaucoup de couples se trouvaient, mari et femme en grève chacun de leur côté, donc sans plus aucun revenu dans le couple. Heureusement, la solidarité jouait. L'usine Morgon, dans le cadre de son Comité d'Entreprise et comme héritage des années de guerre et de restrictions alimentaires, avait l'habitude de faire venir du Nord des pommes de terre. Pendant les conflits, les fournisseurs en ont envoyé en solidarité et le Syndicat de Morgon en donnait aux ouvrières du Tanneur, surtout à celles qui en avaient le plus besoin.

En terminant, il nous faut rappeler le cas particulier de Suzon. Avant les événements, déjà syndiquée, mais en raison de ses compétences, elle avait été promue chef d'équipe. Elle raconte : je me revois, au moment du vote de l'occupation seule entre les bureaux et les ateliers : « Suzon, avec nous ! » criait les filles en grève. Et Suzon a choisi de les rejoindre et de participer à tout le mouvement. A la reprise, elle a été convoquée par le Directeur : « Vous devez comprendre que vous ne pouvez plus être chef. Vous retournerez à l'atelier comme ouvrière ». Elle acheva sa vie professionnelle, en étant toujours ouvrière. Cela aussi c'est à rappeler. Chapeau !

Témoignage de Mimi PAUTET, Suzon LOZANO et Simone BERNICHON



*Les ouvrières du Tanneur Bourg ont occupé
trois semaines leur usine.
Extrait du livre « Mai 68 » IHS CGT Ain*